

Donner la mort, ce n'est pas une vie

Valeria Golino met en scène avec humanité les cas de conscience d'une jeune femme qui aide les gens à en finir

Miele



Il était une fois une jeune et jolie Italienne d'apparence tout ce qu'il y a de plus normale. Un père, un amant et, apparemment, un boulot à la fac. Aussi, quand elle décide de prendre l'avion pour Los Angeles, on se dit qu'elle part faire un tour en Californie. Mais pour quoi diable, à peine arrivée, se greffe-t-elle à un groupe de touristes américaines pour se rendre, en bus, au Mexique? La réponse arrive dès le début du film : pour acheter du Nembutal. « *Mon chien est très malade, je voudrais l'endormir* », dit-elle au pharmacien, qui lui délivre deux boîtes sans sourciller.

Elle s'appelle Irène, mais, dans son travail, elle se fait appeler Miele. Son travail? « *Euthanasiste* »? Le mot n'existe pas. Disons alors qu'elle aide des personnes en phase terminale à mourir dignement à l'aide de barbituriques puissants. « *Vous faites vraiment un boulot de merde* », lui dira la sœur d'un de ses « patients ».

On regarde Miele, on observe sa douceur, sa conviction, son savoir-faire, et, bien évidemment, on ne peut s'empêcher de se demander quelles sont ses motivations. Elle a perdu sa mère, il y a une dizaine d'années, des suites d'une maladie. Elle-même a fait deux années de médecine avant de sauter le pas et de venir en aide à ceux qui veulent mettre fin à leurs jours. Quoi d'autre? Rien. La réalisatrice, Valeria Golino, ne souhaite pas en dire

d'avantage. Comme s'il suffisait de regarder et d'écouter Miele pour comprendre.

La première fois que nous la voyons « opérer », elle s'occupe de Clara, une femme malade et alitée qui a décidé, de son plein gré, d'en finir avec la vie. Son mari, un brave homme ravagé par le chagrin, prépare les gouttes qui vont l'endormir à jamais. Dans un coin, Miele

Et puis, un jour, tout bascule. Celui qui demande à mourir n'est pas malade

observe, vérifie que tout se passe selon les bonnes règles du « protocole »; demande une dernière fois à Clara si elle ne souhaite pas changer d'avis. Les gouttes, du chocolat pour recouvrir leur amertume, plus que deux minutes... Chaque geste, chaque mot, tout nous arrive droit au cœur. Plus tard, beaucoup plus tard, viendra le temps des questions éthiques. Pour l'heure, c'est juste le moment de l'adieu. Bouleversant et pudique à la fois.

Et puis un jour tout bascule. Celui qui demande à mourir, un certain monsieur Grimaldi, n'est pas malade. Il porte beau, vit dans un bel appartement et assure qu'il saura très bien se passer des services de Miele. Seul lui importe de disposer du produit. Un suicide assisté, en quelque sorte. « *Je m'en remets à vous*, lui dit-il sur le ton de l'ironie. *C'est la première fois que je*

meurs. » Problème de conscience, casse-tête éthique d'autant plus redoutable que Miele se met en tête de redonner goût à la vie à cet homme mystérieux...

Voilà bien un film étrange, grave et pénétrant. L'histoire d'une jeune fille pleine de vie qui finit par ne plus vouloir être invisible aux yeux de la société. Elle le sait mieux que quiconque : « *Personne ne veut mourir. Tous veulent vivre, sauf que leur vie n'est plus une vie.* » Sauf aussi que donner la mort, ce n'est pas une vie quand on a à peine 30 ans. Reste alors à contempler les merveilles de la mosquée Süleymaniye à Istanbul. Et à écouter Georges Brassens : « *Les sabots d'Hélène étaient tout crottés...* » Les sabots de Miele débordent d'humanité. Un beau film, vraiment, magnifiquement interprété par Jasmine Trinca. ■

FRANCK NOUCHI

Film de Valeria Golino. Avec Jasmine Trinca et Carlo Cecchi (1h 40).



Miele (Jasmine Trinca) aide des personnes en phase terminale à mourir dignement. JOUR2FETE

« En Italie, la question de la mort est taboue »

Rencontre

Il y a d'abord ce regard. Bleu, magnifique, profond et rieur à la fois. Le regard d'une actrice dont la carrière a débuté il y a trente ans, dans *Scherzo...*, un film de Lina Wertmüller avec Ugo Tognazzi. Une trentaine de films au total, sous la houlette de réalisateurs aussi bien américains (Barry Levinson, Sean Penn, John Frankenheimer, John Carpenter...) qu'européens (Alex Corti, Jerzy Skolimowski, Rodrigo Garcia, Valeria Bruni Tedeschi, Krzysztof Zanussi...).

Grazia, dans *Respiro*, le beau film d'Emmanuele Crialesa, c'était elle, Valeria Golino. Une femme libre, déjà, qui, à chaque fois qu'elle était au bord de la crise de nerfs, se jetait à l'eau. Elle vous regarde l'air à moitié étonnée quand on lui fait remarquer que *Respiro* et *Miele* sont deux films qui se ressemblent, au point de dialoguer entre eux. « Vous avez raison. Ces deux femmes éprouvent l'une et l'autre un grand sentiment de solitude. Et en même temps, une sorte d'enchantement pour la vie. »

Un film non militant

Difficile, quand on regarde Valeria Golino, d'imaginer que, pour son premier long-métrage, elle a choisi de raconter l'histoire d'une jeune femme confrontée aux problèmes de l'euthanasie et du suicide assisté. « Je vis dans un pays, l'Italie, où ces questions sont taboues. Même la mort est taboue chez nous. Mon père, que j'adorais, est mort il y a quelques années. Pendant sa maladie, nous n'avons jamais parlé de sa disparition, on ne s'est même pas dit au revoir... Cela m'a profondément marquée. » Pour autant, insiste-t-elle, « je n'ai pas voulu faire un film militant. Politique, oui, sûrement, mais pas militant. Si, en tant que citoyenne, je suis pour l'euthanasie, cela ne transparaît pas dans mon film ».

Cette jeune femme, Miele, où puise-t-elle ses motivations pour accomplir un tel « travail » ? « Je pense qu'elle a souffert. De quoi, je ne sais pas, mais le fait est qu'elle a très peur de mourir. C'est pour cette raison qu'elle fait sans cesse des analyses. Physiquement, elle semble aller bien. En revanche, elle éprouve les plus grandes difficultés à s'intégrer dans la société. »

Toute petite, Valeria Golino allait au cinéma, deux à trois fois par semaine, avec sa mère et son grand frère. « C'est comme ça que je suis devenue cinéphile. Mes goûts sont très variés. J'admire beaucoup des cinéastes comme Terrence Malick ou Jacques Audiard. Mais aussi, chez nous, Fellini, Bellocchio ou Bertolucci. D'une manière générale, j'aime les gens légers, presque un peu superficiels. Ce sont eux les plus intelligents. Un peu comme mon personnage, M. Grimaldi. »

Elle ajoute : « Même si je n'ai pas une approche théorique du cinéma, j'aime la réalisation. Le cadre, la lumière, la forme. Tourner Miele fut pour moi une grande joie même si ce fut parfois très éprouvant. » Elle ne sait pas quel sera le sujet de son prochain film. Pour l'heure, elle accompagne Miele dans tous les pays où sort le film. Et profite des moments d'accalmie pour aller au cinéma. « Samedi, je ne travaille pas. J'irai voir Grand Central, de Rebecca Zlotowski. On m'a dit que c'était formidable. »

On confirme. Une dernière question : pourquoi Brassens ? Et pourquoi *Les Sabots d'Hélène* ? « Il fallait une chanson qui soit très proche de ce qu'est Grimaldi. Une chanson qui soit leur chanson à tous les deux. Avec sa mélancolie gaie, *Les Sabots d'Hélène* convenaient parfaitement. » C'aurait pu être aussi *La Mauvaise Réputation* : « Non, les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux... » Ce sera pour une autre fois. Un prochain film... ■